fraye, il éprouve des accès de colère, etc. C'est même dans les émotions et les souffrances de l'archée que Van-Helmont trouve la cause prochaine des maladies. Prenant la fièvre pour exemple, il fait remarquer que les causes de cette maladie sont toutes plus propres à offenser l'archée qu'à déranger la structure des parties. La période du froid provient de la frayeur de l'archée, etc.

Quant à l'inflammation, elle est due à une irritation qui attire le sang, et que Van-Helmont désigne métaphoriquement sous le nom d'*épine*; delà, cette célèbre expression d'*épine de Van-Helmont*.

A ses mystiques considérations sur l'archée, Van-Helmont, ainsi que nous l'avons déjà noté, mêla les grossières notions de physique, de chimie et d'anatomie qui avaient cours à son époque.

Adaptée à sa théorie *physiologique*, la thérapeutique de Van-Helmont, est, comme on le devine aisément, fort bizarre. Calmer l'archée, le stimuler, en régulariser les mouvements, voilà le fond des *indications*; et comme l'archée était un être intelligent, on conçoit qu'on pouvait avoir prise sur lui par l'imagination et certaines paroles en quelque sorte sacramentelles. C'est ainsi que du *mysticisme physiologique*, on passe inévitablement au *mysticismé thérapeutique*.

Van-Helmont avait pour la saignée une répugnance *historique*, moyen qui, disait-il, diminuait la masse de l'esprit vital, dont le sang était le réservoir. Il paya cher son horreur pour la saignée, s'il est vrai, comme le rapporte Guy-Patin, qu'il mourut frénétique, pour n'avoir pas consenti qu'on le saignât dans une pleurésie violente dont il fut atteint (1).

(1) Il est difficile d'ajouter foi entière au récit de Guy-Patin, puisque François Mercurius, fils de Van-Helmont, déclare que son père mourut en pleine connaissance, après l'avoir chargé du soin de pu blie r ses écrit

On ne crut pas longtemps (si jamais on y crut bien fermement) à la fable, à la vraie *mythologie* physiologique de Van-Helmont. A cette sorte de *paganisme*, Stalh substitua la théorie de l'*animisme*, qui, au fond, ne valait guère mieux. Aussi cette nouvelle *croyance* dont nous parlerons plus bas, n'eut-elle pas un long règne, et céda la place au vitalisme proprement dit, tel que les Barthez, les Chaussier et Bichat lui-même le développèrent plus tard.

ARTICLE III.

État de la Médecine pendant la fin du XVIIe siècle et pendant le XVIIIe.

Sur la fin du XVIIe siècle, et au commencement du XVIIIe, apparaissent comme deux nouvelles lumières de la médecine d'observation, et Sydenham, l'*Hippocrate* anglais, et Baglivi, l'*Hippocrate* romain. Laissant de côté les théories prématurées des Paracelse et des Van-Helmont, ils imprimèrent un nouveau mouvement à la description des signes des maladies et perfectionnèrent l'étiologie ainsi que le traitement de plusieurs d'entre elles.

Le premier de ces deux célèbres observateurs, bien digne, en effet, d'avoir été surnommé l'*Hippocrate anglais*, est un des plus grands peintres que possède la médecine. Il est en même temps un des hommes qui, les premiers, ont recommandé l'usage des systèmes ou des classifications méthodiques en médecine. Il dit expressément, 1° que les médecins doivent apporter à la classification des maladies le même soin qu'apportent les botanistes à la classification des plantes; 2° qu'en écrivant l'histoire des maladies, il faut faire abstraction de toute hypothèse philosophique, et noter avec la plus grande fidélité les phénomènes évidents et naturels des maladies, même les plus *petits*, comme ces peintres qui, dans leurs portraits, conservent les taches, les marques les plus légères de l'original; 3° qu'il im-

porte de bien observer les saisons de l'année qui favorisent le plus l'apparition de chaque genre de maladie (1). Il ajoute:

« *Sentio autem nostræ artis incrementum in his consis-* « *tere, ut haheatur* historia, *sive omnium morborum des-* « *criptio, quoad fieri potest, graphica et* naturalis; praxis, « *seu methodus circà eosdem* stabilis *ac* consummata... »

Pendant quinze années consécutives, Sydenham se livra sans relâche à l'observation attentive des maladies, soit stationnaires, soit intercurrentes, et il fit subir une véritable révolution au traitement de plusieurs maladies aiguës. Chose étrange ! après avoir dit qu'on ne saurait trop admirer Sydenham, en tant que simple historien des maladies, l'illustre auteur de la *Nosographie philosophique* continue ainsi : « Sa pratique est bien loin de mé- « riter les mêmes éloges : et comment concilier avec les « principes éternels de la *force médicatrice de la nature*, « ce qu'il dit au sujet du traitement de la pleurésie, qui, « suivant lui, ne peut être guérie dans un adulte, qu'en « lui faisant perdre quarante onces de sang par des sai- « gnées successives (2)? » A l'époque médicale où il écrivait ce passage, époque où la *méthode expectante* était en grand honneur, Pinel ignorait que ce qu'il condamnait dans la pratique de Sydenham, était peut-être son plus beau titre à la reconnaissance de l'humanité; il ignorait qu'un jour viendrait où la méthode de Sydenham, poussée plus loin qu'il n'avait osé le faire de son temps, devait

(1) *Non inficior*, dit-il, *nonnullos morbos esse omnium horarum ; alii tamen, nec pauciores, occulto quodam naturæ instinctu, annorum tempora, non secus quàm quædam aves aut plantæ, sequuntur*, etc.

(2) Il lui reproche surtout durement d'avoir adopté les idées de Botal sur l'article des larges émissions sanguines dans le traitement de la peste elle-même. En dernier ressort, la mémoire de Sydenham n'aura point à souffrir de cette espèce de solidarité.

donner des résultats tels, que la mortalité dans les maladies aiguës de l'espèce de la pleurésie, diminuerait de moitié, ainsi que nous l'avons prouvé numériquement ailleurs, et comme nous le prouverons encore dans un autre endroit de cet Essai.

Il est fâcheux que Sydenham ait été complétement privé des précieuses données fournies par l'ouverture des cadavres, et que cet illustre observateur n'ait pas eu d'hôpital pour théâtre de ses recherches.

On peut lui reprocher d'avoir émis, dans ses considérations, d'ailleurs si belles, sur les constitutions médicales, quelques idées peu exactes, et d'avoir, par exemple, exagéré l'influence qu'exercent certaines *conditions occultes* sur le traitement des maladies épidémiques qu'il appelle *stationnaires* (*stationariæ*) (1). Toutefois il a été bien moins loin que certains modernes, qui ont transporté aux maladies intercurrentes elles-mêmes, et non sans l'exagérer encore, ce qu'avait dit Sydenham de la nécessité de modifier sa pratique selon les constitutions. C'est là cependant un véritable contre-sens, puisque Sydenham reconnaît positivement que les maladies épidémiques *stationnaires* ne dé-

(1) « *Hoc saltem pro comperto habeo ex multiplici accuratissimarum* « *observationum fide, prædictas morborum species, præsertim febres con-* « *tinuas ita toto, ut aiunt, cœlo differre, ut quâ methodo* currente anno « *ægrotos liberaveris, eâdem ipsâ* anno jàm vertente *forsitan è medio* « *tolles : quodque, ubi semel in genuinam medendi rationem, quam hæc* « *vel illa febris species vindicat, auspicatò inciderim, ad eundem scopum* « *collimans (favente, ut fit, optimo numine) metam quasi semper attin-* « *gam. . . . . , donec extinctâ illâ specie novoque gliscente malo, anceps* « *rursum hæreo, quâ mihi viâ insistendum ut ægris subveniam, ac proindè* « *nisi ingenti adhibitâ cautelâ, intentisque omnibus animi nervis* vix ac ne vix « quidem possum efficere ne unus aut alter eorum, qui se primi meæ curæ « commiserint, vitâ periclitetur, *donec investigato jugiter tandemque pers-* « *pecto morbi genio, ad eundem perdomandum recto pede et intrepidus de-* « *nuo procedam.* »

pendent pas, comme les intercurrentes, d'une *constitution* caractérisée par telle ou telle qualité de l'air, mais d'une *constitution due à une sorte d'altération cachée et inexplicable survenue dans les entrailles mêmes de la terre* (1).

La doctrine de Baglivi ne diffère pas essentiellement de celle de Sydenham. Comme ce dernier, il se constitue le disciple de l'école hippocratique. Il proclame que l'*observation et la raison sont les deux pivots sur lesquels roule la médecine toute entière.* Il a entrevu l'influence que l'*inflammation des intestins et du mésentère* exerçait sur le développement de certaines fièvres, qu'il appelle même *mésentériques*, et il a fait de curieuses expériences pour prouver que la fièvre, considérée en elle-même, résidait dans le système sanguin. Enfin, il s'est élevé, avec Sydenham, contre la méthode *échauffante* dans les fièvres dites *malignes*.

C'est aussi au commencement du XVIIIe siècle, que parut Boerhaave dont l'école s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe.

« Brillant de génie, Boerhaave se laissa éblouir par un « système qui éblouit aussi tous les esprits de son siècle, « et qui fit, dans les sciences physiologiques, une révo- « lution que je compare à celle qu'opérèrent, dans les « sciences physiques, les tourbillons de Descartes. Le

(1) « *Variæ sunt nempe annorum constitutiones, quæ neque calori, ne- « que frigori, non sicco humidove ortum suum debent, sed ab occultâ potiùs « et inexplicabili quâdam alteratione in ipsis terræ visceribus pendent.* »

Voici maintenant ce que dit Sydenham des causes des maladies *intercurrentes*. « *Præ cœteris tamen ejusmodi febres, quæ omnibus in universum « annis competunt* (*quas ideò* intercurrentes *voco*), *ab hoc illove manifesto « aeris temperamento ortum ducunt; verbi gratiâ, pleuritis, angina, et re- « liquæ ejusdem farinæ*, quæ à subito calore, intensius ac diuturnum « frigus statim excipiente, plerumque invadunt. »

« nom célèbre de son auteur, l'ensemble séduisant de ses « dehors, assurèrent à cette révolution un empire qui « ne s'écroula que lentement, quoique sapé de toutes « parts dans ses bases mal assurées. »

C'est ainsi que l'auteur de l'*Anatomie générale* s'exprime sur le compte de Boerhaave. Nous verrons plus loin ce qu'il mit à la place des théories boerhaaviennes.

Pinel dit qu'on a justement reproché à Boerhaave d'*avoir abusé, en pathologie, des raisonnements pris de la mécanique* (1).

Corvisart juge avec moins de sévérité, disons mieux, avec plus de justice, le grand professeur de l'école de Leyde.

« Les erreurs de l'immortel Boerhaave, dit-il, sont « celles d'un grand génie, en dépit de ses détracteurs. » Il ajoute que : « la médecine a fait sans doute de grands « progrès depuis le commencement du XVIIIe siècle où « Boerhaave régnait avec une célébrité sans seconde, « jusqu'à la fin du même siècle ; mais qu'il ne faut « pas, comme il l'a entendu faire, blâmer Boerhaave » de n'avoir pas deviné, il y a soixante-dix ans, ce

(1) Pinel adresse le même reproche à Sauvages, dont la nosologie est un véritable chaos, plutôt qu'un système *méthodique*, bien que son auteur lui ait donné ce titre.

Il ajoute, à tort, que les principes des sciences exactes ne peuvent être nullement appliqués à l'histoire et au traitement des maladies, et s'appuie sur l'autorité de d'Alembert. Il reconnaît néanmoins l'utilité des recherches de Borelli sur la mécanique animale (*de motu animalium*) et des théories physico-mathématiques de la vision et de l'ouïe. Au reste, tout en mettant en doute si Boerhaave doit *occuper un des premiers rangs en médecine et être placé sur la ligne des inventeurs, il lui reconnaît un talent pour l'observation porté au plus haut degré, et dit qu'il offre un modèle de méthode descriptive et d'une exactitude sévère dans l'exposition des faits.* Pinel fait ici allusion au récit de deux cas fait avec détail par Boerhaave, et dont l'un est, si je ne me trompe, relatif à une rupture de l'œsophage.

« qu'on croit savoir aujourd'hui. » (*Trad. des Aphor. de Stoll.*)

Ce jugement de Corvisart nous paraît conforme à l'équité à la fois et à la saine philosophie. Accuser Boerhaave d'avoir appliqué les sciences physiques et mathématiques à la médecine, est, en principe, le fait d'une bien mauvaise logique. Ce n'est pas pour les avoir appliquées, mais pour les avoir *mal* appliquées, qu'il faudrait attaquer Boerhaave. Sans doute, sa théorie mécanique de l'inflammation, le fameux système de l'*obstruction*, était fondée sur des hypothèses. Si les expériences et les observations le démentaient, il fallait le rejeter, mais non pour cela proscrire, d'une manière absolue, la mécanique du domaine de la médecine. Au reste, ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, et nous allons parler d'un autre médecin célèbre, dont l'école disputa à celle de Boerhaave l'empire de la médecine : il s'agit de Stahl, le créateur de l'*animisme*.

Voici comment en parle Bichat, dans la préface de son *Anatomie générale*.

« Moins brillant que profond, riche en moyens qui « convainquent, quoique dépourvu de ceux qui séduisent, Stahl forma pour les sciences physiologiques une « époque plus digne de remarque que celle de Boerhaave. « Il sentit la discordance des lois physiques avec les « fonctions des animaux : c'était le premier pas pour la « découverte des lois vitales; il ne fit pas cette découverte. L'ame fut tout pour lui dans les phénomènes de « la vie; c'était beaucoup de négliger l'attraction, l'impulsion, etc. Stahl sentit ce qui n'était pas le vrai; le « vrai lui-même lui échappa.... Les ouvrages de Stahl « offrent bien l'avantage réel de négliger tous ces prétendus secours accessoires (ceux fournis par les « sciences physiques), qui écrasent la science en voulant « la soutenir, mais comme ce grand médecin n'avait « point analysé les propriétés vitales, il n'a pu présenter « les phénomènes sous leur véritable aspect. »

Pinel admire aussi la *fierté* du génie de Stahl, qui s'élance hors des routes battues, et il se plaint seulement de l'âpreté de son style *tudesque*. Nous pensons qu'il y a quelque chose à rabattre des éloges accordés au système de l'auteur de la *vraie théorie de la médecine* (*theoria medica vera*). En effet, dans ce livre si vanté, on trouve une foule de propositions qui sont en flagrante contradiction avec les principes d'une saine philosophie médicale.

Professeur de médecine, de chimie et d'anatomie, Stahl propose de bannir de la médecine, comme inutiles et même dangereuses, la physique, la chimie et l'*anatomie elle-même*. La vraie théorie médicale, dit-il s'occupe de l'étude des mouvements vitaux, mais s'inquiète fort peu de la théorie physique, de la figure des atomes, de la proportion des éléments inertes et de la structure des organes.

Pour se conformer à cette règle de philosophie newtonienne, qui défend de multiplier les forces à l'infini, Stahl croit devoir rapporter tous les phénomènes de l'économie vivante à un seul principe, à une seule force, qu'il désigne sous le nom d'*ame*. C'est l'ame qui préside à la génération, et qui se construit en quelque sorte son corps; c'est elle qui nourrit ce corps, répare et régénère toutes les parties. Les mouvements appelés *toniques*, sont placés eux-mêmes sous le suprême empire de l'ame.

Le principe fondamental sur lequel repose tout le système de Stahl, le pivot autour duquel tourne sa théorie, est emprunté à la philosophie de Descartes et de Malebranche, alors en grande faveur et suivant laquelle l'*état de la matière est essentiellement passif*. *Le corps*, en tant que corps, dit Stahl, *n'a pas la force de se mouvoir, et il doit toujours être mis en mouvement par des substances*

immatérielles, et tout mouvement est un acte immatériel et spirituel.

Appliquant sa *physiologie* à la médecine, Stahl définit la maladie ainsi qu'il suit : *verum generalissimum subjectum ægritudinum est perturbata idea regiminis ipsius œconomiæ animalis.* C'est du combat qui s'établit entre les *efforts* des causes morbifiques et la *résistance* de l'*ame*, que naissent les phénomènes morbides.

Comme il avait une grande confiance dans l'*autocratie* de l'ame, Stahl fut un praticien peu *actif*, un médecin temporisateur, et il écrivit un livre sur la médecine expectante (*ars sanandi cum expectatione*). Il n'est pas, comme Van-Helmont, une sorte d'ennemi juré de la saignée, bien qu'il recommande d'en user avec une grande sobriété. Il la conseille dans les fièvres, attendu que dans ces maladies, selon lui, l'*ame a en vue de délivrer le corps du sang superflu.*

Le système de Stahl n'est autre que celui de Van-Helmont, sous une forme nouvelle. Il trouva de nombreux antagonistes dès son origine, et fut attaqué spécialement par Fréd. Hoffmann, professeur à la même université que Stahl (1).

Né du naturisme d'Hippocrate et de l'archéisme de Van-Helmont, l'*animisme* engendra à son tour le système du *vitalisme* dont nous aurons à nous occuper tout-à-l'heure. Delà même ce pompeux éloge que Bichat fait de Stahl, éloge qui doit nous étonner un peu, quand on réfléchit, d'une part, que Stahl a proscrit l'anatomie elle-même du domaine de la médecine et, d'autre part, que Bichat a si heureusement et si largement fécondé la médecine par l'application de l'anatomie. Dans ce que nous dirons plus

(1) Comme la *théorie* d'Hoffmann est à peu près exactement la même que celle de Boerhaave, j'ai cru pouvoir la passer sous silence.

loin du *vitalisme*, on trouvera la réfutation de ce qu'il y avait d'*exagéré* et de faux dans le système de Stahl.

Il est cependant bon de signaler dès à présent une grave contradiction de Stahl. Nous avons vu qu'il avait posé en principe que la matière est *passive*, et que le corps ne peut être mis en mouvement que par l'intervention de substances immatérielles, parmi lesquelles il place le principe qu'il admettait sous le nom d'*ame*. Eh bien, pressé plus tard par les objections de Leibnitz, Stahl, infidèle à ses principes, déclare qu'il accorde à l'ame l'*étendue* et la *matérialité*, et qu'il n'attend l'immortalité que de la grâce divine. C'est ainsi que Stahl détruit d'une main l'édifice qu'il avait élevé de l'autre, et qu'il *matérialise*, pour ainsi dire, la psychologie, après avoir *spiritualisé* la physiologie. Mais c'est trop s'arrêter sur ces stériles et oiseuses discussions.

Il est temps de voir comment le XVIIIe siècle, si fameux dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, agrandit et perfectionna les connaissances médicales que lui avaient léguées les siècles précédents. Stahl nous offre une transition naturelle du XVIIe au XVIIIe siècle, puisqu'il appartient à la fois et à la fin du premier et au commencement du second de ces deux siècles.

Deux des plus grands médecins de l'époque que nous allons parcourir, sont, sans contredit, Haller et Morgagni.

Haller est le premier qui ait donné à la physiologie la forme expérimentale adoptée dans l'étude des autres sciences physiques. On connaît les beaux travaux de cet illustre expérimentateur sur la sensibilité et l'irritabilité. Selon Bichat. « En bornant l'une au système nerveux, l'autre au « système musculaire, ce grand homme ne les considéra « point sous leur véritable point de vue ; il en fit presque « des propriétés isolées. » Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais cela nous entraînerait trop loin. D'ailleurs,

nous verrons plus bas la théorie de Bichat sur les propriétés vitales.

On peut considérer Morgagni comme le fondateur de l'*anatomie pathologique*, et partant le fondateur d'une nouvelle ère médicale (1). Son immortel traité *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, est un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la médecine d'observation. Il a puissamment concouru à la *localisation* d'un grand nombre de maladies, considérées jusques là comme *essentielles* ou sans matière, *sine materie* : telles sont entre autres une foule de paralysies, d'*asthmes*, etc. Cet admirable ouvrage est un superbe démenti donné à ces *ultrà-vitalistes* qui affectaient un profond mépris pour l'anatomie appliquée à la médecine, et une éclatante réfutation de la théorie de Stahl en particulier, si fastueusement et si faussement promulguée sous le titre de *Theoria medica vera*.

Dans ses remarques sur l'anatomie pathologique, Bichat a su rendre justice à Morgagni. Il faut en dire autant du célèbre auteur de la *Nosographie philosophique*, auquel nous empruntons le passage suivant :

« Une juste admiration pour les anciens ne doit point « faire dissimuler qu'ils n'ont eu que très peu de lumières « sur les vices organiques ou maladies des viscères, dont « le diagnostic est appuyé sur la comparaison des symp- « tômes avec le résultat de l'ouverture des corps. Ce nou- « veau genre de recherches, réservé aux modernes, sup- « pose d'ailleurs un siècle où l'anatomie ait déjà été « perfectionnée..... Le *Sepulchretum* de Bonet, par l'in-

(1) Assurément, avant Morgagni, on avait déjà cultivé l'anatomie pathologique, et Bonet avait déjà publié son *Sepulchretum*. Mais cette partie fondamentale de la médecine ne revêtit une forme vraiment positive qu'entre les mains de Morgagni.

« exactitude et le peu de choix des observations, par « ses détails superflus et le défaut d'une saine critique, « n'offre guère qu'une esquisse fort imparfaite. *La gloire* « *de cette grande et immortelle entreprise reste tout entière* « *à Morgagni*, qui a joint aux avantages d'une érudition « choisie et d'un jugement exquis les connaissances les « plus profondes de l'anatomie pathologique... Il a eu « l'art de rapprocher, avec une sagacité rare, plusieurs « cas particuliers analogues, et d'en faire ressortir des « vérités générales. Son excellent livre sera toujours re- « cherché et médité, tant que le bon goût et la saine rai- « son présideront à l'exercice de la médecine, quelques « progrès qu'on ait faits depuis cette époque dans l'ana- « tomie pathologique. »

Parmi les meilleurs travaux de nosographie *anatomico-pathologique* qui parurent à l'époque où florissait Morgagni, on doit placer le Traité de la fièvre muqueuse de Goëttingue par Rœderer et Wagler, et l'histoire de l'épidémie de la fièvre glutineuse de Naples par Sarcone. Ces deux monographies, publiées de 1761 à 1764, sont infiniment précieuses en ce qu'elles contiennent les premières observations relatives aux lésions du tube digestif, dans les cas de *fièvres essentielles*, telles qu'elles furent classées plus tard par Pinel.

Voici quelles altérations Rœderer et Wagler rencontrèrent chez treize sujets emportés par la *fièvre muqueuse*, maladie dans laquelle ils observèrent les symptômes de la fièvre ou affection typhoïde de MM. Chomel et Louis, de la fièvre entéro-mésentérique de M. Petit, etc.

« *Un développement des follicules muqueux de l'esto-* « *mac et des intestins... des excoriations, des ulcérations,* « *des escarres gangréneuses de la tunique veloutée de* « *l'intestin, avec dénudation de la membrane muscu-* « *leuse. Des vers lombrics et trichurides existaient dans*

« *le canal intestinal de plusieurs sujets. On trouvait quel-*
« *quefois des invaginations, un gonflement des ganglions*
« *mésentériques*, etc., etc. »

La maladie dont Michel Sarcone nous a laissé la description ne permet pas, je le répète, de méconnaître en elle la même maladie qui plus tard fut désignée sous le nom de fièvre typhoïde, entéro-mésentérique, etc. Or, parmi les altérations signalées par cet habile observateur, nous citerons les suivantes : « *La membrane mucilagineuse (muqueuse) des intestins grêles était détruite en plusieurs endroits et manquait absolument. En certains points ainsi dénudés, ulcérés, il transsudait une matière sanguinolente ; sous un gluten luisant et dense, on trouvait ordinairement les membranes rougies ou viciées par de petites pustules blanches en manière d'aphtes. Les glandes mésentériques les plus proches des intestins étaient augmentées de volume et dans un état de nutrition vicieuse. L'estomac parut érysipélateux ou taché d'irradiations sanguines*, etc.

A peu près à la même époque où vécurent les célèbres observateurs que nous venons de citer, un modeste praticien de Vienne, Avenbrugger, enrichit la science de l'importante découverte de la *percussion*, découverte mal appréciée par les contemporains de son inventeur, et qui bientôt fut presqu'entièrement oubliée, même dans la patrie de l'auteur. Notre illustre Corvisart, en la tirant de l'incroyable oubli dans lequel elle était tombée, eut la gloire de l'inventer en quelque sorte une seconde fois.

Dehaen et Stoll doivent obtenir ici une mention des plus honorables, bien que ce dernier observateur, d'ailleurs si profond et si judicieux, ait appuyé sur une théorie des plus fausses une pratique qui n'est pas toujours sans inconvénients, savoir la méthode vomitive dans les maladies inflammatoires, avec symptômes *bilieux*.

En même temps que l'esprit d'observation enfantait ainsi de nouveaux ouvrages, l'esprit philosophique, semblable au souffle divin, tentait de débrouiller le chaos des faits épars et confusément entassés. Sauvages, Linnée, Vogel, Sagar, publient leurs systèmes de nosologie. Brown propose son fameux système dichotomique fondé sur l'excitabilité ou l'irritabilité, propriété dont Haller avait fait le sujet de nombreuses recherches.

Le brownisme ou la division de toutes les maladies en *sthéniques* et en *asthéniques*, véritable nouvelle édition du *strictum* et du *laxum* de Thémison, était sans doute une haute conception de l'esprit philosophique. Mais c'était-là une *généralisation* trop étroite pour comprendre toutes les maladies ; et d'ailleurs, l'auteur n'avait vu dans les maladies que des conditions vitales, et n'avait point étudié les conditions physiques, anatomiques. Ce système ne pouvait par conséquent manquer de tomber, surtout à une époque où la culture de l'anatomie pathologique avait fait une véritable révolution dans la médecine. Mais il ne se tint malheureusement que trop longtemps debout, et la pratique vraiment meurtrière de son auteur infesta pendant plusieurs années l'Europe entière.

Je dis que cette pratique fut vraiment meurtrière, parce qu'en effet, Brown, considérant comme asthéniques, des maladies dont le génie était essentiellement inflammatoire, prodiguait aux infortunés qui en étaient atteints ces toniques et ces excitants, dont l'appareil fut désigné plus tard sous le nom de *méthode incendiaire*. Or, pour prendre un exemple, la médecine brownienne a été certainement fatale à des milliers d'individus qui, frappés de ces maladies asthéniques appelées *fièvres adynamiques*, *fièvres typhoïdes*, etc., c'est-à-dire de maladies dans lesquelles l'élément fondamental était une inflammation de la membrane folliculaire du tube digestif, furent saturés de quinquina,

de camphre, d'*esprit de Mindererus*, d'éther et des vins les plus généreux qu'on pouvait se procurer. Mais poursuivons.

En 1793, parut, en Angleterre, le premier essai d'un traité systématique d'anatomie pathologique, par Math. Baillie.

Jenner, en 1796, fait son immortelle découverte de la vaccine, et prend place à la fois et parmi les grands observateurs et parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Laissant maintenant de côté une foule d'auteurs du second ordre, je me hâte d'arriver à deux hommes qui, vers la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, ont illustré la France médicale, et fondé une école de médecine et de physiologie, qui eut l'Europe entière pour disciple. Ces deux réformateurs parurent peu de temps après l'explosion de cette immortelle révolution française qui, disaient ses ennemis, devait engloutir les sciences et les arts, et qui exerça, au contraire, une si heureuse et si puissante influence sur les immenses progrès dont le monde intellectuel s'est enrichi en tant de choses.

Bichat et Pinel vont enfin fixer notre attention.

ARTICLE IV.

Écoles de Bichat et de Pinel.

Nous examinerons, avec quelque étendue, les principes des deux illustres médecins que nous venons de nommer, en commençant par les travaux de Bichat, bien que la première édition de la *Nosographie philosophique* de Pinel soit antérieure d'environ deux ans à la publication de *l'Anatomie générale* de Bichat. Cette remarque n'est pas sans quelque importance, puisque Pinel avait déjà pris pour fondement des *ordres* de la *classe* des phlegmasies la circonstance de leur siége dans tel ou tel système. Nous verrons plus loin que Bichat félicite l'auteur de la *Nosographie* d'avoir adopté cette base de classification.

§ Ier. *École de Bichat.*

A Bichat appartient véritablement la gloire d'avoir conçu et surtout exécuté, le premier, le plan d'une anatomie nouvelle, savoir, celle de certains éléments immédiats des organes composés, et à laquelle il donna le nom d'*anatomie générale*, d'anatomie des systèmes *généraux* ou *générateurs* des organes.

Avant d'exposer ses propres idées sur les principes de la physiologie et de la médecine, Bichat jette un coup d'œil sur les idées de ses prédécesseurs, et, comme nous l'avons laissé entrevoir, il se place au rang des auteurs qui marchèrent sur les traces de Stahl, dont il modifia toutefois la doctrine en homme de génie.

Nous allons rapporter textuellement plusieurs passages de l'*Anatomie générale* qui mettront dans tout son jour le système physiologique et pathologique de Bichat. Après avoir loué Stahl, d'une manière générale, ainsi que nous l'avons vu plus haut, il le blâme cependant d'avoir rapporté à un principe unique, tous les phénomènes vitaux. Ce principe, appelé vital par Barthez, archée par Van-Helmont, force vitale par Chaussier, etc., est, suivant Bichat, une abstraction qui n'a pas plus de réalité que n'en aurait un principe également unique qu'on supposerait présider aux phénomènes physiques.

« L'art doit beaucoup, dit-il, à plusieurs médecins de « Montpellier pour avoir laissé les théories boerhaavien- « nes, et avoir plutôt suivi l'impulsion donnée par Stahl : « mais en s'écartant du mauvais chemin ils en ont pris de « si tortueux que je doute qu'ils y trouvent un aboutissant.»

Au reste, Bichat croit que « sa DOCTRINE générale ne « porte précisément l'empreinte d'aucune de celles qui rè-